

chaque instant il change de point de vue, à mesure qu'il tourne autour du paysage, qui pourtant est toujours le même : il peut, à des moments divers, en tracer vingt images, toutes semblables au modèle, toutes différentes l'une de l'autre. Le fleuve, c'est le temps ; l'homme qu'il entraîne c'est le poète ; le paysage immobile, c'est la nature morale et ses lois éternelles.

Mais tant qu'un point de vue nouveau ne s'est point dévoilé, tant que la société n'est pas en présence de nouvelles croyances, que voulez-vous que fasse le poète ? Répètera-t-il, écho vulgaire, les chants de ses prédécesseurs ? Quand il réussirait à en égaler la perfection, il ne serait certainement pas goûté de ses contemporains. La société sent qu'elle est faite pour marcher : elle ne veut pas que ses artistes restent stationnaires ; elle se fâche contre eux, quand elle n'est pas contente d'elle ; elle casse son miroir quand elle s'y voit vieille. Et l'on répète partout : le public veut à tout prix du neuf : alors les poètes font comme les organes de la publicité, qui créent des nouvelles quand ils n'en ont pas, les poètes font du neuf avant que les événements en aient fait ; ils sortent du vrai, du beau et tombent dans le faux, le monstrueux ou l'absurde.

C'est ce qui arriva du temps d'Ausone. Mais si l'humanité offrait alors à l'écrivain peu de types à peindre, elle lui inspirait peu de sentiments à exprimer.

L'amour de l'humanité, cette vertu céleste qui, sous les noms de charité et de philosophie, devait faire du genre humain une seule nation, n'avait encore embrasé que quelques âmes d'élite ; l'amour de la patrie, cette humanité restreinte, cette idole de l'ancien monde, était tombé avec la liberté. Restaient donc les sentiments individuels — ou l'égoïsme étouffant toute inspiration généreuse entre ses bras secs et sa froide poitrine — ou les relations intimes de la famille, de l'amitié, capables de produire encore quelques ouvrages touchants ; si un faux goût ne détournait pas les